

**Léon & Maurice BONNEFF**

❖

# La Vie Tragique des Travailleurs

Enquêtes sur  
la Condition Économique  
et Morale des Ouvriers  
et Ouvrières d'Industrie

**PRÉFACE DE LUCIEN DESCAVES**



Publications JULES ROUFF & C<sup>e</sup> 4, rue de la Vrillière, PARIS

Chez les mêmes Éditeurs :

**L'HISTOIRE SOCIALISTE**  
(1789-1900)

publiée sous la direction de

**JEAN JAURÈS**

avec la collaboration des principaux chefs du Parti Socialiste.

(Voir détails page 4 de la couverture)

Des Auteurs de "La Vie Tragique des Travailleurs" :

(MM. Léon et Maurice BONNEFF)

**LES MÉTIERS QUI TUENT**

Enquête auprès des syndicats ouvriers sur les  
maladies professionnelles. 6<sup>e</sup> édition (*Bibliogra-  
phie Sociale*, 66, rue Madame). . . . . 0 fr. 75

## PRÉFACE

*Je n'ai pas la naïve prétention d'apprendre à M.M. Léon et Maurice Bonneff qu'ils ont eu de nombreux devanciers dans la tâche que je seconde en présentant au public le résultat de leurs enquêtes.*

*Peut-être, néanmoins, ignorent-ils que le plus ancien de ces devanciers fut un médecin qui vivait à Modène, il y a environ deux siècles, s'appelait Ramazzini et a écrit sur Les Maladies des Artisans un livre de la préface duquel je détache ce passage :*

*« Nous sommes forcés de convenir que plusieurs métiers deviennent une source de maux pour ceux qui les exercent, et que les malheureux artisans, trouvant les maladies les plus graves où ils espéraient puiser le soutien de leur vie et celle de leur famille, meurent en maudissant leur ingrate profession. »*

*Deux siècles ! Tant d'acquisitions dans tous les domaines de la science : physique, chimie, mécanique ; tant de procédés nouveaux destinés non seulement à faciliter la production et à augmenter le bien-être, mais encore à écarter de la main-d'œuvre ce qui la peut rendre pernicieuse à la santé ; tant de périls dénoncés par les médecins, les économistes, les philanthropes, les Conseils d'hygiène... tout cela pour aboutir aux navrantes constatations que ce livre énonce, avec une netteté plus impressionnante que toutes les palabres !*

*Comment voulez-vous que je me passionne pour l'abolition de la peine capitale en matière de répression, lorsque leur métier condamne à mort, chaque année, d'innombrables travailleurs innocents, dont l'agonie ne comporte pas, elle, de recours en grâce ?*

*Aucun supplice n'est plus révoltant, car ils ne l'ont*

A moi aussi, l'idée était venue, il y a une dizaine d'années, d'écrire un livre sur les maladies professionnelles. Je l'intitulais : L'Enfer des métiers, et je consulte parfois le dossier que j'avais formé à cette intention. Je le divisais en cercles, comme l'Enfer de Dante Alighieri, et vous pouvez croire que j'en traçais neuf aisément.

Considérez, d'autre part, que le plomb seul est funeste aux ouvriers de cent trente huit corporations, et vous jugerez des difficultés de l'entreprise. Il ne s'agissait pas de reproduire les observations des Facultés de Médecine et de Statistique; il fallait aussi, il fallait surtout, guidé par les Syndicats et les Bourses de travail, descendre aux Enfers, être initié aux détails de fabrication et n'attribuer une influence nocive qu'à ceux auxquels indubitablement elle appartient.

Ce qu'ont fait, en un mot, Léon et Maurice Bonneff. D'autres travaux me détournèrent de mon dessein; mais j'en avais gardé la hantise, et cette hantise, je l'entretenais même, je vais dire comment.

Au mois de février 1896, j'allai voir, chez Bing, la première exposition que faisait de son œuvre le grand sculpteur belge Constantin Meunier.

Je fus ébloui. Jamais on n'avait élevé au Travail un monument pareil. Le labeur humain le plus obscur, le plus ingrat, le plus pénible, apparaissait compris, rendu, glorifié par un artiste ému et sincère, que je ne connaissais pas personnellement, alors, mais que j'ai moi tout de suite pour la belle sculpture et pour la bonne action auxquelles son talent et son cœur avaient collaboré.

Le Borinage, le « pays noir », vivait et respirait dans ces figures d'hommes de la mine, de l'usine et du champ; dans ces créatures de somme ploquant sous les fardeaux, grattant la glèbe, rampant dans les galeries à trois cents pieds sous terre et gagnant la pâture aux enfers où des animaux répuquaient à chercher la leur.

Je sortis bouleversé de cette exposition et j'y y retourna plusieurs fois, comme à un spectacle unique dont je voulais m'emplit les yeux, dans le doute où j'étais de jamais le revoir.

Et, à chacune de mes visites, après un regard aux moissonneurs, aux puddleurs, aux carriers, aux lier-cheuses, aux verriers, aux briquetiers, j'allais m'asseoir devant une face douloureuse et résignée, qui me possédait entre toutes.

Femme du peuple, disait brièvement le catalogue. Il n'en était pas, pour moi, de plus pathétique. Je ne me lassais pas de la contempler, j'y revenais comme le dévôt à l'objet de son culte, de sa prière; je l'isolais des autres, dans une niche idéale; je l'adorais.

Cette femme du peuple était une femme de mineur. Jeune? Non. Vieille? Non plus. Sans âge. Toutes les misères du travail et toutes les fatigues du sort semblaient concentrées en elle. Veuve? Peut-être. Mère? Certainement. Sa poitrine plate, son sein tari, que couvraient un bras maigre et une longue main décharnée, témoignaient qu'elle avait, selon le mot si cruel et si vrai de Chateaubriand, infligé la vie...

Mais le visage, quel drame! C'était le type de classe avec tous ses caractères, le visage de la pauvreté, des privations, du malheur accepté. Une maladie lente, incurable, avait épuisé ce corps, tendu les cordes du cou, creusé les sautoires des épaules, déprimé le front, déformé les tempes, décollé les oreilles, pincé le nez, éteint les yeux, déformé la bouche, que n'affermissait plus une denture en ruine, écrasé la chevelure, derrière la tête, comme un macaron de boue sèche sur un œuf!

Et telle quelle, cependant, cette damnée, était belle... Il ne manquait au chef-d'œuvre que d'avoir été découvert au hasard d'une fouille heureuse, pour faire pendant à La Victoire de Samothrace. C'était, si vous voulez, la dé faite de Charleroi. Défaite amputée de ses ailes, oui; mais pour descendre dans les puits et ramper

dans les galeries souterraines, à quoi bon des ailes ?

La Femme du peuple se trouvait dépaycée à cette exposition de la rue de Provence, au milieu des amateurs éclairés et des désœuvrées élégantes qui la remarquaient, d'ailleurs, à peine.

D'autres aspects du Borinage les sollicitaient. La plupart adoptaient, pour la cheminée de leur salon ou les consoles de leur appartement, le vieux cheval de mine flairant un sol pulvérisé, où mille herbes ne pousse plus... Quelques-uns, séduits par la composition, le motif, hésitaient néanmoins à introduire dans le décor aimable de leur intimité, les infortunées, mères, épouses, filles, sœurs, qui se penchaient sur les restes méconnaissables d'une victime du grisou, avant d'aller coudre un suaire à ces débris affreux.

La Femme du peuple inspirait les mêmes préventions. Camille Lemonnier a dit fort bien : « On lui gardait rigueur pour avoir outrepassé les bien-séances qui régissent le choix des sujets. » Elle évoquait la Clinique et le Dispensaire. Sa place était là, au faubourg, à l'heure de la Consultation gratuite. Le médecin l'avait invitée à se déshabiller, pour l'ausculter, bien qu'il ne se fit aucune illusion sur la nature du mal implacable auquel elle succombait un peu tous les jours : la phthisie. Non, décidément, cette lamentable académie méritait bien plus un lit à l'hospice, qu'un socle chez des gens riches...

Et, un jour, tandis que je m'abimais dans ma contemplation, le vieux Constantin Meunier, à qui l'on m'avait présenté, s'approcha de moi et me dit, de sa voix lente et timide :

— Alors, vous aimez cette figure ?

— Infiniment. C'est le joyau de votre exposition.

Il leva sur moi un œil doux, étonné et ravi.

— Elle est à vous, fit-il simplement.

J'eus un élan de reconnaissance, qu'il arrêta en secouant la tête.

— Ne me remerciez pas. Vous êtes le seul ici, sans

doute, que cette pauvre femme intéressée. Les honneurs du bronze ne sont pas pour elle. On n'achète pas ça... Plâtre elle est, plâtre elle restera, dans le coin d'atelier où je la reléguerai en rentrant à Bruxelles. Puisqu'elle vous plaît, je vous en enverrai une épreuve. Ainsi, cette malheureuse à qui vous ouvrez une maison de refuge, ne sera pas déshéritée même en effigie.

Des circonstances indépendantes de sa volonté empêchèrent Meunier de tenir, sans délai, sa promesse. J'attendis. J'attendis jusqu'au jour où un ami commun me rapporta de Bruxelles le buste souhaité.

Les êtres qui m'entouront, petits et grands, n'étaient instruits que de mon impatience et s'en représentaient vaguement l'objet.

Leur surprise, je peux bien dire leur déception, fut profonde.

Quand la Femme du peuple se leva du lit de paille, — toujours ! — où l'emballleur l'avait couchée, le plus jeune de mes fils eut peur, se serva contre sa mère et balbutia :

— Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? C'est méchant ?...

— Non, dis-je, elle a l'air triste et laid parce qu'elle porte un lourd fardeau, et ses joues, ce sont les larmes qui les ont creusées...

Quant aux frères aînés, attentifs mais froids, ils paraissaient se demander ce qui pouvait bien, en cette étrangère sans nom, sans histoire, sans charme, expliquer mon goût.

Je n'en donnai pas moins à la nouvelle venue la meilleure place. Je l'installai un peu haut, dans la lumière, afin non seulement qu'elle fût de la famille, mais qu'on la vénérât, comme le malheur immérité.

Ce résultat, je me flatte de l'avoir obtenu.

La Femme du peuple de Constantin Meunier est de la maison, et c'est elle qu'on salue, en entrant chez moi, comme l'icône du foyer. Son règne est arrivé.

Elle est bénie entre toutes les femmes. Son image a la vertu d'un cordial. Son silence nous enseigne. Si elle disparaissait et si disparaissait avec elle la Louise-Michel de Derré, qui la regarde comme une sœur, par-dessus non épaulé, nous ne saurions plus à quelles saintes nous vouer. La Vierge rouge et la Veuve de Mons sont également tatélaïres. Leur héroïsme est notre Évangile. Quand j'aspire au repos, après quelques jours d'efforts, la créature magnifiée par le génie de Meunier semble me dire :

— J'ai travaillé bien plus longtemps que toi !  
 Quand je suis près de m'abandonner au découragement, elle me souffle à l'oreille :  
 — J'espère depuis bien plus longtemps que toi !  
 Quand je remâche des soucis :  
 — Pense aux miens !  
 Quand je me plains d'une piquûre :  
 — Vois mes plaies !  
 Lorsqu'un deuil m'afflige :  
 — Que dirai-je donc, moi qui pleure tous ceux qui m'étaient chers !

Elle est despotique et tendre ; elle est l'exhortation quotidienne ; nous ne pouvons plus nous passer d'elle. Après une catastrophe comme celle de Courrières, l'affectueux respect dont nous entourons l'icone s'accroît. Son masque, alors, est si douloureux ! On dirait que son regard nous quitte, que sa pensée est ailleurs, que sa souffrance voyage à travers la souffrance universelle ! C'est comme s'il y avait un mort dans la maison : le buste conseille de parler bas et de marcher sur la pointe des pieds...

D'autres fois, au contraire, la Femme du peuple interroge, veut savoir, comme une à qui l'on cache quelque chose. Il faut lui lire le journal tout haut, il faudra lui lire ce livre, quand elle l'apercevra sur ma table.

Car la serve sanctifiée par le ciseau de Meunier ne se penche pas que sur les victimes du grison, elle se

penche aussi, anxieuse, sur des crachats, sur des râles, sur des existences qui baissent un peu plus chaque jour, comme une lampe dont la mèche rougeoie et charbonne avant de s'éteindre, faute d'huile...

Elle participe si bien à tout ce qui éprouve, torture, endeuille ses pareilles, que c'est elle, à n'en point douter, qui répond, derrière moi, aux frères Bonneff questionnant, dans le Nord, une famille d'ouvriers de l'industrie textile :

— Depuis que je suis mariée, je n'ai jamais mangé à ma faim !

En vérité, c'est aujourd'hui surtout, que je regrette l'absence éternelle de Constantin Meunier...

Je suis sûr, en effet, que le grand artiste eût aimé à m'entendre lui dire :

« Il n'est pas indispensable, vous le voyez bien, que votre Femme du peuple soit de bronze, comme une cloche, puisqu'elle résonne tout de même lorsqu'un livre comme celui-ci la touche, en passant. »

Lucien DESCAYES.

